

L'image de Charles Quint dans la formation de Philippe II

Iván Cloulas

Archivos Nacionales. Paris

De sa naissance en 1527 jusqu'à l'âge de sept ans où commence véritablement son éducation, Philippe d'Espagne a souvent entendu louer son père Charles Quint, qu'il voit peu souvent, l'Empereur étant constamment absorbé par ses guerres en Europe. Le prince est élevé au sein de la cour de Castille sous la férule de sa mère Isabelle de Portugal, entourée de nombreux courtisans et de quarante dames d'honneur: l'une d'elles, dona Leonora de Macareñas, compense pour Philippe, par son affection, la sévérité de l'Impératrice qui ne craint pas de reprendre l'enfant et de lui infliger des corrections. Il importe avant tout que le prince soit formé aux bonnes manières et c'est aussi la première préoccupation de Charles Quint qui fait traduire à son usage le traité d'Érasme, *Institutio principis christiani*, dont il avait reçu lui-même la dédicace en 1515. L'Empereur, pendant son séjour à Bologne, au début de 1533, cherche un maître pour diriger les études de son fils. Il propose cette fonction à Wieger von Aytha, dit Viglius, un Frison ami d'Anton Fugger et protégé d'Érasme: mais le jeune savant préfère embrasser une carrière politique à Bruxelles comme conseiller du gouvernement. C'est le choix de l'Impératrice qui prévaudra.

Comme l'Empereur, elle estime que son fils doit acquérir une connaissance parfaite des fondements de la religion et de la pratique politique et elle choisit pour l'initier le titulaire de la chaire de philosophie antique de l'université de Salamanque, Juan Martínez Guigeno, autrement dit Siliceo, dont elle apprécie le caractère intransigeant. Les humanités sont bien représentées. L'enseignement du latin et du grec sera assuré par Cristóbal Calvete de Estrella, celui des mathématiques et de l'architecture par Honorato Juan de Valence, et celui de la géographie et de l'histoire par Juan Ginés de Sepúlveda, qui écrira une chronique du règne de Charles Quint récapitulant les luttes incessantes menées par l'Empereur dans l'immensité de ses royaumes. Un élément essentiel, l'enseignement des langues vivantes est malencontreusement absent. L'Empereur en a pourtant reconnu la nécessité pour assurer la communication avec ses sujets. Or,

on ne sait pourquoi — par manque de maîtres plutôt que par négligence — les langues vivantes sont absentes des études de Philippe. Destiné à régner sur un grand nombre de peuples, il n'apprendra à parler ni le français, ni l'anglais, ni le portugais, ni l'italien, ni l'allemand et cette lacune porte tort dès le départ à la similitude recherchée avec l'image du père. Le prince Philippe n'est pas tenu dans l'isolement pendant le déroulement de ses études. Ses professeurs ont avec lui comme élèves une cinquantaine de pages, tous fils de grands seigneurs.

Charles constitue à son fils une cour dans le style flamand, semblable à celle qu'il avait lui-même étant enfant. Philippe dispose d'une maison de cent quatre-vingt-onze personnes. En dehors des pages, on y trouve huit chapelains, des écuyers, laquais, cuisiniers et blanchisseuses. Les nombreux déplacements du prince nécessitent l'emploi de vingt-sept mules et de six chariots pour transporter la chapelle, son orgue et ses musiciens, les tapisseries, les meubles et ustensiles. Sur toute cette organisation veille depuis 1535 le gouverneur de Philippe, qui est aussi son grand majordome, don Juan de Zúñiga, ancien chambellan de Charles Quint, grand commandeur de l'ordre de Santiago, qui donne au prince pour compagnon son propre fils, Luis de Requesens. Un autre confident jouera un rôle des plus importants auprès de Philippe: c'est le Portugais Ruy Gomez, parent des ducs da Silva, venu à sept ans en Espagne dans la suite de l'impératrice Isabelle, à qui Philippe se lie par une amitié profonde et qu'il chargera, le temps passant, des négociations les plus intimes.

Pendant ses voyages, le prince à l'imitation de son père, est accompagné d'un équipage de chasse et d'une mule qui porte les cages de ses oiseaux familiers. Dès son jeune âge, il pratique avec passion la chasse à l'arbalète. Il entraîne le vieux Zúñiga dans d'exténuantes battues à Aranjuez, il pourchasse loups et ours, cerfs et lièvres, et en massacre tant que Charles Quint fait fixer le nombre maximal de proies qu'il lui sera permis de tuer chaque semaine. La chasse est, dans une certaine mesure, un entraînement qui préfigure la dépense physique des futurs combats. Le prince sait que la guerre, à laquelle il sera obligé comme son père de consacrer plus tard beaucoup de temps, implique aussi une pratique des manœuvres et l'initiation à la conduite des armées sur le champ de bataille. Aussi, très jeune, s'amuse — t-il à faire défiler des soldats miniatures, parmi lesquels son préféré est un chevalier en armure d'argent: Zúñiga en informe l'Empereur pour qu'il connaisse et encourage les tendances martiales de son fils.

Un autre exemple donné par Charles Quint va être imité par son fils. Philippe constitue sa propre bibliothèque. On y trouve naturellement des œuvres d'Erasmus qui seront plus tard, il faut le noter, mises à l'index par l'Inquisition: *les Adages*, la *Querella Pacis*, *l'Eloge de la Folie*. Ainsi, comme son père, Philippe pourra en connaissance de cause évaluer les raisons des condamnations prononcées par l'Eglise. Sans doute sous l'influence de ses précepteurs, il acquiert *La Guerre juive* de Flavius Josèphe, *Les Métamorphoses* d'Ovide, les *Fables* d'Esopé. Il possède la Bible en cinq volumes et aussi

le Coran, ainsi que nombre de traités, tels *L'Immortalité de l'âme de Pic* de La Mirandole et des œuvres de Marsile Ficin et de Jean Reuchlin. Sa curiosité s'étend à l'architecture, à la géométrie et aux révolutions célestes. Toutes les préoccupations de l'Européen cultivé sont représentées dans cette bibliothèque, où l'on ne trouve pas moins de 135 livres édités par le fameux imprimeur Alde Manuce. A cette même époque, l'initiation de Philippe à la politique internationale est favorisée par le récit des diverses expéditions de son père à Tunis, en Italie, en France, et en Allemagne.

En 1539, le retour de l'Empereur en Espagne auprès de sa famille est marqué par un drame, la mort en couches de l'impératrice Isabelle le 1er mai. Sur l'ordre de son père, le prince Philippe mène le corps jusqu'à la nécropole royale de Grenade. Charles, après avoir fait retraite dans le couvent des hiéronymites de la Sisla, près de Tolède, doit de nouveau se replonger dans l'action. Les Pays-Bas s'agitent, Gand, sa ville natale, se révolte, l'Allemagne est encore en proie aux troubles. Il lui faut partir pour rétablir lui-même l'ordre, profitant de ce que François 1er lui offre de passer par son royaume. Son fils n'a que douze ans et devra se contenter de rappeler par sa présence physique la personne de son père. Charles institue auprès de lui en Castille un Conseil de régence présidé par le cardinal Juan Pardo de Tavera, archevêque de Tolède. L'autorité sera assurée dans le royaume d'Aragon par trois vice-rois et également en Navarre par un vice-roi.

Le défaut d'âge de son fils n'empêche pas l'Empereur de disposer de lui au gré de ses combinaisons diplomatiques. Il ne fait ainsi que se plier à une pratique courante. Le Prince apprend le marchandage entre les cours: il ne doit pas se sentir définitivement lié par des dispositions qui peuvent changer du tout au tout suivant la conjoncture internationale. Ainsi, en 1540, Charles décide que la possession des Pays-Bas doit revenir à Philippe, puis, après qu'il ait procédé à la cruelle répression de la révolte de Gand, il change d'opinion et, dans une perspective de paix avec la France, il se propose d'établir comme souverains des Pays-Bas et de la Bourgogne sa fille Maria et le duc Charles d'Orléans, fils cadet de François 1er. Il y met comme condition que le roi renonce à Milan. Celui-ci refuse et rompt de nouveau avec l'Empereur.

Il faut encore se préparer à la guerre contre la France. Philippe en fait concrètement l'expérience en voyant son père à l'œuvre dans les âpres négociations qu'il mène auprès des assemblées de ses royaumes, les Cortès, pour se procurer l'argent nécessaire à cette nouvelle guerre. En janvier 1542, il assiste à la réunion à Valladolid des représentants des communautés de Castille sommés d'entériner la crue de l'alcabala, droit sur les transactions, et l'augmentation des servicios. Le Prince assiste aux efforts de son père pour convaincre les députés. Mais les représentants de Leon, Salamanque, Ségovie, Valladolid et Zamora manifestent leur opposition avec vigueur. Il faut reprendre la même démarche auprès des Cortès d'Aragon, réunis à Monzon en mai 1542. Au cours de cette assemblée on apprend que les Français assiègent Perpignan.

Charles envoie son fils avec le duc d'Albe pour faire lever le siège, ce qui est chose faite en septembre. Philippe revient à Monzon, d'où il part avec son père pour Saragosse,

Barcelone et Valence toujours pour obtenir des contributions financières, mais Charles prend aussi cette occasion de faire reconnaître son fils comme son héritier. En l'espace d'une année, le Prince a été initié aux tâches qu'il devra assumer à l'imitation de son père.

Placé dès lors sur les marches du trône, Philippe, à quinze ans, se doit de fonder une famille en s'alliant à une riche dynastie: la maison portugaise d'Avis dont les richesses sont immenses semble une fois encore toute désignée. Deux contrats sont signés en décembre 1542: Philippe épousera sa cousine Maria, fille de Jean III de Portugal, et sa sœur Juana prendra pour époux dom Joao, héritier du trône du Portugal. La somme considérable de 800.000 cruzados sera versée par les Portugais en plusieurs annuités. Six mois après la célébration de son mariage, le 6 mai 1544, le prince Philippe certifiera en effet avoir reçu 297.000 mille florins d'or, virés au compte de banques castillanes ou anversoises pour être affectés sans retard au paiement de dettes contractées en Espagne et en Flandre.

La conclusion de cette longue mise en condition de l'héritier du trône fera l'objet d'une instruction rédigée en mai 1543 par l'Empereur à l'intention de son fils. Charles, cette fois, lui donne des conseils précis fondés sur sa propre expérience. Après avoir remercié Dieu de lui avoir donné un tel fils, il poursuit:

Mon fils, vous devez aimer la justice. Ordonnez à ceux qui vous servent de ne point se laisser conduire par leurs inclinaisons et leurs passions, encore moins par des présents. Que personne non plus ne puisse penser que vous-même vous vous décidez par préférence, par rancune ou par passion, surtout pas en matière de justice. A la justice vous devez joindre, à l'exemple de Notre Seigneur, la commisération. Pour ce qui est de vous-même, soyez calme et pondéré.

Ne faites jamais rien sous l'empire de la colère. Soyez d'un abord facile et bienveillant, écoutez les bons conseils et gardez-vous comme du feu des flatteurs.

Pour que vous puissiez accomplir mieux votre tâche, j'ai laissé ici tous les conseillers royaux et leur ai donné des instructions spéciales que je vous fais tenir par Cobos. Je vous prie et vous conjure de les observer exactement. Le Conseil royal veillera au strict exercice de la justice et administrera consciencieusement le pays. Soutenez-le dans sa tâche. Aidez-le à prévenir les interdits et la suspension du service divin, quand il n'y aura pas pour cela des raisons d'extrême urgence. Prévenez aussi les abus du même genre, tels qu'en sont quelquefois commis par le siège apostolique, que vous devrez pourtant respecter, d'autant plus qu'il est aujourd'hui l'objet du dédain de beaucoup. Donnez votre confiance au duc d'Albe comme commandant en chef. Pour le reste, agissez avec le Conseil d'État, le Conseil des Indes, les Conseils des finances et des ordres, avec l'Inquisition aussi, suivant mes instructions. La Chambre surveille les moyens qui sont à disposition, et puisque les questions financières sont aujourd'hui les plus importantes et les plus graves de l'État, accordez-leur la plus grande attention.

Vous trouverez aussi des instructions précises sur l'usage de votre signature. Le cardinal de Tolède pensait qu'il devait joindre la sienne. Il me semble cependant qu'il n'est pas nécessaire qu'à votre signature en soit jointe une autre. Cobos relira auparavant tout avec soin. Cependant, restez rempli du sentiment de votre responsabilité. Quand vous hésitez,

consultez don Juan de Zúñiga, ou d'autres. Ne vous mêlez jamais à des affaires privées et ne promettez jamais rien, que ce soit oralement ou par écrit.

Usez-en avec le Conseil d'Aragon comme je l'ai prévu, peut-être plus prudemment encore, car les passions des Aragonais sont plus vives que celles des autres.

Il est certes inutile que je vous recommande de la sollicitude pour la reine, ma souveraine, non plus que pour Vos soeurs, puisque je connais l'affection que vous avez pour elles. Laissez-les vivre comme jusqu'à présent dans la retraite, et si vous et votre épouse échangez avec elles des visites, que tout se passe avec dignité, ainsi qu'il se doit, et n'admettez pas la visite de plus de cavaliers qu'il ne faut.

Et maintenant, mon fils, encore quelques mots sur la conduite que vous devez vous-même avoir. Je vous prie instamment de prendre à coeur mes conseils. Rappelez-vous que votre mariage et votre accession à la régence ont de beaucoup devancé le temps normal de votre maturité corporelle. Ne croyez pas que l'étude soit seulement l'apanage de l'enfance. Au contraire, c'est elle qui vous fera gagner en honneur et en considération. Car devenir homme de bonne heure, ce n'est pas Une telle acquisition ne se fait qu'à l'aide de l'étude et d'heureuses fréquentations.

Si vous pensez combien de pays vous avez à gouverner, divisés en tant de parties diverses, différents par la langue, qui pourtant tous désirent vous comprendre et être compris de vous, vous saurez quelle importance il y a à connaître les langues. L'instrument le plus indispensable est le latin, le français est très utile aussi.

Jusqu'ici votre entourage a été composé de jeunes garçons et vos distractions ont été en conformité avec cet âge. A partir d'aujourd'hui vous serez pour eux le souverain et vous devrez rechercher la compagnie d'hommes mûrs. Bien entendu, vous ne fuirez pourtant pas les plaisirs de votre âge, mais il ne faudra pas que les affaires en souffrent. Ici encore don Juan [de Zúñiga] vous donnera ses conseils. Il saura faire ce qu'il se doit vis-à-vis de ceux qui vous flattent et voudraient gagner vos faveurs dans les joutes à la lance, les tournois, le jeu de la canne et les chasses, ou en des choses pires encore. Il serait bon aussi que vous preniez moins de plaisir à la compagnie des farceurs.

Mon fils, vous vous marierez bientôt, Dieu le veuille. Qu'il plaise à Dieu de vous accorder la grâce de vivre conformément à cet état et de vous voir accorder par Lui des fils.

Je suis persuadé que vous m'avez dit la vérité sur la conduite qui a été la vôtre jusqu'ici et que vous vivrez de la même manière jusqu'au mariage. Pour le temps qui suivra, je dois vous donner instruction puisque vous êtes d'un âge encore tendre et que je n'ai point d'autre fils ni n'en aurai d'autre et que par conséquent il importe beaucoup que vous vous surveilliez et que vous ne vous donniez pas tout de suite sans mesure. Tout en ruinant la santé, l'incontinence a pour suite bien souvent une faiblesse capable de nuire aux descendants, mettant la vie en péril, comme il est arrivé à votre oncle, don Juan de Castille, dont la mort m'a mis en possession de ces royaumes. Songez combien il serait malheureux que vos soeurs et leurs époux héritent de vous.

Aussi je vous prie et je vous implore de vous éloigner, peu après la consommation du mariage, de votre épouse, sous un prétexte quelconque. Ne revenez alors pas de sitôt, et pour une période courte seulement, chaque fois. Sur ce sujet c'est avant tout Zúñiga qui restera votre conseiller. Ne prenez pas ombrage de ce qu'il vous dira et rappelez-vous toujours qu'il n'agit que pour me rassurer. J'ai recommandé aussi à la maison de votre épouse, au duc et à la duchesse de Gandie d'y veiller. A coup sûr beaucoup de gens

vous souffleront sur ce sujet mille choses mauvaises. Mais je vous en prie, restez fort, vous souvenant de ce que je vous dis. Et si, ainsi que vous me l'avez confié, vous n'avez encore touché à aucune femme avant celle qui sera la vôtre, de même après le mariage ne vous laissez entraîner à aucune erreur, car ce serait pécher devant Dieu, ce serait une honte vis-à-vis de votre épouse et du monde. Aussi, veuillez rester au-dessus des propos et des tentations. Mon fils, veillez aussi aux bons rapports qui doivent régner entre vos serviteurs et ceux de votre épouse.

Comme il est impossible de penser à tout et comme il y a, ainsi qu'on le dit, plus de cas que de lois, il est nécessaire que vous restiez sur la bonne voie grâce à un jugement sain et aux bonnes actions que vous accomplirez. Cependant, puisque même les vieillards ont besoin de quelqu'un qui les surveille et souvent leur rappelle ce qu'il faut faire, puisque assurément chacun a besoin de conseils, je vous prie, mon fils, de considérer en toutes choses don Juan de Zúñiga comme votre horloge et votre réveil-matin. A lui aussi j'ordonne, par ce mémoire, de faire tout ce qui sera en son pouvoir, avec toute la sévérité possible s'il le faut. Comme le sommeil est quelquefois lourd et qu'un réveil-matin est souvent chose importune, rappelez-vous qu'il fera tout par fidélité et par dévouement seulement: soyez reconnaissant envers lui.

Vous avez aussi l'évêque de Carthagène [Siliceo], cet homme vertueux. Avec lui aussi vous pouvez lire et commenter cette lettre. Que Dieu vous accorde, mon fils, de vivre et d'agir avec le secours de Dieu, pour son service. Qu'après les jours que vous aurez passés sur cette terre, Il vous attende dans son paradis, ainsi que moi, votre bon père, je le lui demande. Moi, le Roi.

Des conseils plus détaillés, destinés à aider Philippe à prendre en charge la direction des affaires de l'État, suivaient cette instruction. Ils offraient au prince un portrait de chaque conseiller, soulignant leurs faiblesses aussi bien que leurs qualités. Mais surtout, ce mémoire secret commençait par une évocation pathétique de la situation dans laquelle se trouvait l'Empereur.

C'est un souci, une grande préoccupation pour moi de laisser dans vos mains mes royaumes aux prises avec une semblable détresse, pour une bonne part affaiblis. Je ne sais encore comment nous en sortirons. Toutes choses sont dans la main de Dieu, et, non point à cause de mes mérites, mais seulement au nom de la miséricorde, je le prie de me porter secours. Car le voyage que j'entreprends maintenant est des plus périlleux pour mon honneur et pour ma réputation, pour ma vie et pour mes ressources, et pourtant, si je ne l'entreprenais pas, je pourrais encore moins vous assurer votre héritage et je ne pourrais pas non plus détourner de vous les dangers au-devant desquels je vais.

C'est pour mon honneur et ma réputation que je pars et personne ne sait ce qui arrivera. Le temps, en effet, est déjà fort avancé, l'argent peu abondant, l'ennemi sur ses gardes. Il s'ensuit des périls qui menacent ma vie et naturellement aussi les moyens dont je dispose. Mais puisque les choses en sont là, je dois courir ce double risque. Pour ce qui est de ma vie, Dieu fera ce qu'il lui plaît. Je garderai la consolation de l'avoir perdue pour avoir fait mon devoir. Vous porterez le poids de la détresse des finances, vous verrez leur pauvreté et les charges qui pèsent sur elles. Pour l'âme, Dieu dans sa bonté aura pitié d'elle.

Après le départ de son père, Philippe a pris fermement en main le gouvernement des royaumes d'Espagne. Il s'agit pour lui d'obtenir encore une fois des Cortès une majoration de leurs contributions pour aider l'Empereur à couvrir les dépenses de la guerre contre la France. Devant les Cortès de Castille à l'été de 1544 au couvent dominicain de San Pablo à Valladolid, Philippe plaide l'urgence de l'aide demandée: il faut soutenir la politique impériale et rembourser la Couronne. Il préside, encadré par le, cardinal-archevêque Pardo de Tavera et par le secrétaire d'Etat Cobos. Les députés se laissent convaincre. Le vote ne prend qu'une journée, à la suite de laquelle, il est vrai, de nombreuses doléances sont déposées entre les mains de Philippe: on attend du prince qu'il arrête l'hémorragie d'argent résultant de l'achat à l'étranger d'armures et de tapis que le pays pourrait lui-même produire si l'on procurait aux artisans de bons maîtres, éventuellement venus de France et de Flandre. On proteste encore contre l'abattage incontrôlé du bétail dans les villes, et encore contre la vente à crédit des étoffes précieuses aux nobles qui s'endettent follement et aux bourgeois qui se pavangent dans des vêtements au-dessus de leur condition. Cette variété de revendications montre que le pays met sa confiance dans Philippe, bientôt contraint de porter le poids des affaires à l'image de son père.

En juillet 1545, son épouse, la princesse Maria, est morte après avoir donné naissance à un fils, don Carlos, puis est décédé l'archevêque Juan Pardo de Tavera, le principal mentor politique de Philippe, qui est obligé de se mêler étroitement de la politique: l'année suivante, en effet, en 1546, disparaissent plusieurs de ses anciens conseillers et parmi eux, en avril, le cardinal García de Loaysa et, en juin, le vieux et fidèle don Juan de Zúñiga, puis, en mai 1547, Francisco de Los Cobos. De l'équipe des vieux serviteurs mise auprès de Philippe par son père, il ne reste que le duc d'Albe, Fernando Álvarez de Toledo, peu porté aux conseils de modération et aux manoeuvres diplomatiques:

Pour le moment, en juin 1547, le régent négocie à Monzon avec les Cortès d'Aragon. Pendant une semaine, il fait face aux arguties développées par les députés pour s'opposer aux subsides. Puis, n'y tenant plus, il fustige leur ladrerie et leur démontre que les fatigues de l'empereur ne sont pas inutiles pour les préserver des luttes religieuses qui pourraient déferler d'Allemagne et aussi pour écarter d'eux le péril turc toujours menaçant. Dès le lendemain, convaincus par la fermeté de ce discours, les députés accordent un subside régulier de 200 000 livres de Jaca et un autre, extraordinaire, de 25 000 livres. Depuis deux ans, une embellie est survenue dans la situation de l'empereur, tant du côté de la France que de l'Empire où l'Eglise et les princes catholiques ont uni leurs forces à celles des mercenaires venus des Pays-Bas. Le 24 avril 1547, Charles Quint remporte la victoire à Mühlberg sur la ligue de Smalkalde des princes protestants, et surtout la Saxe et la Hesse. Il peut proposer une paix religieuse de compromis: c'est l'intérim d'Augsbourg qui conserve le statu quo entre catholiques et protestants en attendant les décisions du concile œcuménique réuni à Trente.

Ce résultat a été rendu possible en particulier grâce à l'action de Philippe qui, en l'occurrence, a puissamment aidé son père sur le plan matériel en assurant une partie non négligeable du financement de son effort militaire, mais aussi en prenant le relais du gouvernement des royaumes d'Espagne. Maintenant, l'Empereur, au moment de se retirer du monde, récapitule à l'intention de son fils ses ultimes conseils dans son testament politique signé à Augsbourg le 19 janvier 1548.

Il faut, comme il a essayé de le faire, garder la paix avec les différentes puissances, établir des liens durables par des unions dynastique et ramener, grâce au concile, les hérétiques dans le sein de la catholicité.

Dépositaire de ces volontés, Philippe, à 21 ans, peut s'appuyer pour les mettre en pratique sur sa longue préparation pour l'exercice du pouvoir, commencée dès sa petite enfance, avec pour référence l'image de Charles Quint. L'homme de cabinet qu'il va devenir a eu un contact avec les réalités par l'intermédiaire de maîtres et de conseillers reflétant une vision du monde, qui, bien qu'étroitement centrée sur l'Espagne, était celle de l'Empereur. Mais, en dehors de la théorie, Philippe a vu agir son père et a forcément épousé sa ligne de conduite pendant tout le temps de sa régence, époque précédant immédiatement son grand voyage à travers l'Europe. Au moment de monter sur le trône, il n'a bien évidemment qu'un modèle privilégié sous les yeux, celui de son père.